

LE MARTYRE D'UNE MERE DEUXIEME PARTIE.

UNE OUVREURE A PITHIVIERS (suite.)

—C'est bien, que tu avais à me dire? Ou n'est-ce pas? Tu as mon secret... n'en abuse pas pour te venger... Maintenant, retourne... J'ai hâte de voir si tout s'est bien fait...

M. Fairbank eut un hochement de tête.

—Et puis, dit-on ne sait pas... il pourrait prendre fantaisie à M. de Monthéant, à sa famille, à ses hôtes de venir faire un tour à Pithiviers... —Quand je t'ai dit que tu allais me taquiner...

En arrivant à l'hôtel, M. Fairbank et Henry furent étonnés de voir que l'embourgeoisement n'avait point diminué, mais bien augmenté, au contraire.

En se frayant un passage au milieu de ce grouillement compact, Henry, suivi de M. Fairbank pénétra dans l'hôtel.

—Mes cartouches sont-elles arrivées? demanda Henry à un garçon. Je les ai demandées par le télégraphe.

—Oui, monsieur, monsieur Sheldon, n'est-ce pas? On vient de les apporter de chez Balagny.

—Très bien. —Ah! fit le propriétaire de l'hôtel, on est venu demander après vous, messieurs. Henry leva la tête.

—Ce n'est point le marquis de Monthéant qui te demande-t-il.

M. Moreau se cotota la tête.

—Non, non, je connais M. le marquis, ce n'est pas lui.

—Comment était ce monsieur? interrogea à son tour M. Fairbank.

—Je ne sais pas trop, je vous l'avoue, répondit l'hôtelier, vous comprenez, monsieur, au milieu de cette foule, il est permis de perdre un peu la tête... Il avait des lunettes bleues... je ne le connais pas...

—C'est sans doute quelque grand du château. M. de Monthéant aura voulu savoir si nous étions arrivés ce soir.

Et Henry Sheldon monta dans sa chambre, tandis que le visage de son parrain s'assombriait. M. Fairbank paraissait être en proie à une sérieuse préoccupation.

Henry se trompait. Ce n'était point du château de la Chabottière que son parrain était venu demander M. Fairbank et lui. A peine étaient-ils sortis de l'hôtel, et avaient-ils eu le temps de traverser la ville, qu'un individu, portant un costume de toilette, et ayant les yeux protégés par des lunettes à verres jaunes, arriva devant l'hôtel de la Poste, traversa les groupes qui continuaient à l'embourgeoisement.

—Mon ami, dit-il à un garçon, avez donc l'obligeance de me dire si ces deux messieurs, un homme âgé, qui a une balafre sur la figure, et qui est accompagné d'un jeune homme blond avec un chien blanc et orange... —Ah! les Américains du nord, fit le garçon qui s'était trouvé là à l'arrivée de l'omnibus.

—Oui, oui... Justement, des Américains... Rappelez-moi donc leurs noms, je n'ai pas de mémoire, bien, mais c'est si bête n'est-ce pas, d'aller demander M. Chose et M. Machin... —Oui, monsieur, je comprends ça. Je vais demander.

Le garçon revint quelques secondes plus tard: —Fairbank et M. Sheldon, dit-il.

—Bien, mon ami, je vous remercie.

—Surtout par l'écurie, l'inconnu se trouva de nouveau dans la rue. Il pénétra alors dans l'hôtel, et monta au premier étage sans adresser un mot à personne. Quelques instants plus tard, il descendait l'escalier et se rendait à M. Moreau qui ne le connaissait point, lui adressa la formule consacrée: —Vous demandez, mon sieur?

M. Fairbank et M. Sheldon... Je croyais que c'était chez eux... Je reviens.

—L'avez-vous pas de commissaire... —L'avez-vous pas de commissaire... —L'avez-vous pas de commissaire...

L'étranger disparut...

Quelques instants après le retour de M. Fairbank et d'Henry, la cloche du dîner sonnait et le parrain et son filleul se mettaient à table. Henry mangeait en silence, mais M. Fairbank adressa ses compliments au chef d'Amérique, et il faisait grande fête à l'excellente cuisine de l'hôtel de la Poste.

Vers les dix heures du soir, M. Fairbank s'endormit d'un profond sommeil, tandis que son filleul se tournait et se retournait dans son lit, cherchant vainement le sommeil, et poursuivi par l'image de Mlle Laura de Valverde.

Le 1er septembre, jour de l'ouverture de la chasse, dès sept heures du matin, tout le château de la Chabottière était en émoi. Le marquis de Monthéant avait reçu la veille de nombreux amis de Paris, et se préparait à leur procurer le sport le plus amusant et le plus complet, ce qui lui était chose facile; les tirés de la Chabottière étant merveilleusement organisés.

M. de Monthéant était un beau vieillard de soixante-cinq ans, encore plein de verve, qui battait toute la journée la plume, ce qui ne l'empêchait pas de faire grande figure le soir en présidant la table au dîner du château. Affable et simple, il se faisait un plaisir de bien accueillir les amis de son fils, le comte Robert.

Monthéant, un charmant jeune homme de vingt-six ans, chasseur enragé lui-même. C'est à ce titre d'ami du jeune comte que Henry Sheldon avait été invité à la Chabottière. Robert, fort bien accueilli à Paris par M. Fairbank, avait tenu à ce que le parrain d'Henry accompagnât son filleul.

La grille d'honneur était ouverte. Le déjeuner du matin était prêt, déjeuner frugal, pour ne point alourdir les sportsmen. On n'attendait plus que les chasseurs venant de Poithiviers, c'est-à-dire M. Fairbank et Henry.

Bien qu'il fût à peine sept heures, deux jeunes filles se promenaient à pas lents dans l'une des allées sinuuses du parc. L'une et l'autre était aussi jolie que charmante. Nous connaissons la première, tout au moins pour avoir, à différentes reprises, prononcé son nom. C'était Mlle Laura de Valverde, la jeune créole qui tenait tant au cœur d'Henry Sheldon. Mlle de Valverde était brune et avait de teints mat des côtes sur lequel le soleil n'a point prise, ce teint ambré qui fait si passionnément ressortir le blanc de l'émail, le noir des prunelles, et aussi les longues torsades de cheveux noirs crépelles. Mlle Jane de Monthéant ne le cédait en rien à sa compagne, seulement elle était d'un blond acajou et les yeux d'un bleu aussi profond que la mer immense. Les deux jeunes filles s'aimaient tendrement. M. de Valverde avait connu le marquis de Monthéant à l'étranger, alors que ce dernier voyageait et chassait dans l'Amérique du Sud. Le comte de Valverde avait été assez heureux pour recevoir chez lui son compatriote, et même le sortir d'un mauvais pas qui n'a point place dans ce récit. On comprendra donc que la maison de M. de Monthéant était devenue celle de M. de Valverde, dès son arrivée en France, et à première vue les deux jeunes filles avaient senti l'une pour l'autre une sympathie sincère qui s'était vite transformée en réelle amitié.

Mais l'amitié, quelque solide qu'elle puisse être, n'exclut point la taquinerie. D'aucuns prétendent même que l'on ne taquine que ses amis. Toujours est-il qu'à cette heure matinale, Mlle Jane était en train de prendre à embrasser sa compagne.

Sans préambule, au détour d'une allée, elle lui avait dit, après avoir parlé de cent choses banales: —Et bien! Laura? Votre cœur commence-t-il à battre? —Mlle Laura sentait sans doute d'instinct ou son amie voulait en venir, car elle rougit fortement, tandis que les velours noirs de ses épaules voilaient ses beaux

—Mon cœur... battre? —répliqua-t-elle, en essayant de jouer l'étonnement, et pour quoi mon cœur battrait-il à cette heure plutôt qu'à toute autre? —Pourquoi? Je vais préciser... y a une heure environ, comme je venais de me lever, j'ai vu la grille s'ouvrir et donner passage à un grand chariot jaune... le chariot qui est généralement chargé de transporter les chasseurs, les compagnes de leurs tuteurs. Je soupçonnai fortement le chariot jaune de se rendre à Pithiviers et de ramener tout à l'heure un jeune gentleman, qui est né comme vous, ma chère Laura, dans le comté de l'Atlantique et qui, à ce seul titre sans doute, ne vous est pas complètement indifférent. Ce jeune gentleman, accompli, d'allures, se nomme...

—Que vous étiez charmante, ce matin, Jane, s'écria avec humeur Mlle de Valverde, que vous ne m'avez pas dit tout cela plus tôt? —Je trouve M. Henry Sheldon très bien, je l'avoue, mais c'est tout... D'ailleurs, il est bien jeune... Je le connais à peine...

—Voyons! ma chérie... Tout cela ne vous empêche pas de trouver charmant ce qu'il vous rend d'ailleurs avec usure... Il n'y a aucun mal à cela... Si j'ai amené la conversation sur ce sujet, c'est que Laura de Valverde sourit finement. Elle devinait qu'elle allait pouvoir prendre sa revanche.

—Je devine, fit-elle, vous devez avoir un secret à me confier et vous êtes bien aise de connaître le miel d'abord. —Ce fut au tour de Mlle de Monthéant de répondre très fort, mais elle alla certainement se laisser aller à une confiance, lorsqu'elle tendit l'oreille: —Plus tard, fit-elle vivement, plus tard... J'entends que le chariot, je n'en suis certaine... Oui, je vous parlerai, ma chérie... et pardonnez-moi de vous avoir taquinée.

Mlle Jane ne se trompait pas, quelques secondes s'étaient à peine écoulées que le chariot jaune, attelé de deux postiers bas, dégringolait une courbe savante devant le perron d'honneur et y déposait, en tenue de chasse, M. Fairbank et Henry Sheldon.

Ce fut Robert de Monthéant qui se chargea des présentations. Certainement M. Philip Fairbank n'était point la distinction même. Parfois, au milieu d'une conversation, il se laissait aller à commettre de lourdes fantaisies de français, mais, à un Américain, fut-il sans accent, n'est-il point permis d'ignorer toutes les finesses de notre langue. En tous cas, on accordait le peu d'attention à la rudesse de ses manières, parce que son vin avait en lui un honnête homme. Présenté au marquis, il avait vigoureusement secoué la main que le marquis tendait, et lui décochait à brève pour point un compliment brutal sur son château et son domaine d'abord, sur ses, deux enfants ensuite. Cette dernière partie du compliment fit rougir jusqu'au blanc des yeux, Mlle Jane.

—Messieurs, fit le marquis, n'attendez plus que vous... A table et faisons vite, car le soleil, à partir de onze heures, nous rendra la chasse impossible... —Le déjeuner fut court et on était en hâte de partir. La cour d'honneur du château présentait l'aspect le plus animé. Les chiens, tenus en laisse par les porte-carriers, jappaient à qui mieux mieux. Les chasseurs chargeaient les armes, tandis que le marquis et son fils donnaient leurs dernières instructions à deux gardes qui devaient, selon le terme consacré, tenir les ailes.

Le marquis, d'un coup de corne d'appel, se disposait à donner le signal de se mettre en marche, lorsque le perron fut envahi par un groupe de jeunes filles et de jeunes femmes en toilettes claires. Cette apparition occasionna un léger retard, mais elle amena une vive rougeur sur les joues d'Henry Sheldon. Mlle de Valverde, sans en avoir l'air, avait manœuvré de façon à pouvoir se rapprocher d'Henry. Celui-ci, exécutant le même mouvement, les amoureux parent bientôt s'adresser la parole. Ils ne pouvaient changer que des

propos insignifiants. Mais se voir là, tout près, se parler des yeux, c'était ce pas déjà un grand bonheur. Au moment du départ, Laura tendit la main à M. Sheldon et lui adressa une phrase toute faite, phrase de circonstance: —Bonne chance! Bonne chasse! —Le marquis de Monthéant avait entendu.

Un peu superstitieux, comme tous les joueurs et tous les chasseurs, il s'empressa de répondre: —Oh! il ne faut jamais adresser ce souhait, cela porte malheur... —Henry aurait bien voulu répondre que rien de ce qui venait de Mlle de Valverde ne pouvait lui causer de peine, mais la colonne se mettait en marche.

Au mot de "marcher," Laura était devenue très pâle, elle se signa à diverses reprises et ses lèvres murmuraient une fervente prière: —Nous passerons sous silence la première partie de la chasse et nous arriverons à la fin de l'après-midi au moment où les chasseurs, conduits par M. de Monthéant, atteignent une partie réservée, ou les perdreaux et les lievres partent à la fois et de tous les côtés. L'ordre et la marche, dictés par le marquis, avaient été, cette fois interrompus. Le gibier était tellement nombreux qu'il alloit quelque peu les chasseurs.

Henry s'en donnait à cœur joie. Il venait d'exécuter un superbe double sur deux cœurs partis à bonne distance, lorsqu'il tomba à la renverse en poussant un cri de douleur. La détonation avait été sèche, brisante, si l'on peut employer le mot. Un simple coup de fusil. Le fusil avait éclaté tout auprès des batteries, au bas du tournerre. La culasse était littéralement brisée, les deux canons étaient perforés par l'explosion. Henry gisait sur la luzerne, étendu sans connaissance. Une blessure à la joue, d'abord, mais surtout une autre à la tête, un trou horrible et béant, par lequel devait s'échapper le sang avec la vie.

M. Fairbank se trouvait à quelque distance de son filleul au moment de l'accident. Ce furent ses exclamations des chasseurs qui attirèrent son attention. Il accourut à un affreux pressentiment, ne lui disant pas que l'être qui lui était le plus cher au monde venait d'être frappé. A son approche on écarta respectueusement le cercle qui s'était formé autour du blessé.

M. Fairbank ne prononça pas une parole... Ses yeux haïes étaient subitement devenus couleur de cendre. Il s'agenouilla près du malheureux, les mains jointes, écriant par la douleur. Enfin, ses lèvres s'entreouvrirent, et laisserent passer ces mots étranges, une énigme pour tous ceux qui l'entouraient: —Toi aussi!... pauvre cher enfant!

Les gardes avaient couru. Ils apportèrent un brancard du château sur de la luzerne fraîchement coupée, le blessé fut étendu et le sinistre cortège mit en route. Henry avait cessé de vivre? C'est la question que tous se posaient, son sang coulait à flots et nul, pas même le désespéré M. Fairbank, n'osait toucher à cette tête brisée, tant la fracture du crâne était effrayante, menaçante.

Le marquis avait pris les devants. —Un accident, mesdames, un accident... il nous faut un médecin! —Un homme à cheval était déjà parti ventre à terre pour Pithiviers.

—Et maintenant, poursuivit M. de Monthéant, point de cris, personne autour du blessé... recommandation expresse... —Mlle Jane de Monthéant s'approcha en rougissant un peu. —Mon père, dit-elle, je crois avoir entendu dire par les gardes, que chez nos voisins, les Bertonn, il se trouve un célèbre médecin de Paris... —Son nom, demanda brusquement le marquis, en jetant sur sa fille un regard inquiet.

La jeune fille se troubla davantage. —Mon père... je ne suis... je ne me souviens pas.

—C'est bien, répondit M. de Monthéant, que l'on coure immédiatement aux Btangs... c'était la propriété des Bertonn, de gros banquiers parisiens, avec une voiture, venue à terre, et qu'on ramène, à tout prix ce médecin... —Mais, demanda Mlle Jane, qui donc a été blessé? —M. Sheldon.

—A ce nom, prononcé par le marquis de Monthéant, répondit un gémissement étouffé. —Il était poussé par Mlle de Valverde, qui venait de perdre connaissance. Tandis que l'on s'empressait autour d'elle, Henry Sheldon était transporté dans l'une des chambres du château. Étendu sur un grand lit de milieu, rougissant l'oreiller de son sang que les compresses appliquées par des mains inexpérimentées ne parvenaient pour à arrêter, le malheureux enfant n'avait point encore ouvert les yeux. Malgré les ordres de M. de Monthéant, la chambre du blessé avait été envahie. Laura, appuyée contre l'épaule de son amie, avait voulu voir et savoir. L'amour qu'elle avait contenu et caché au fond de son cœur, éclatait maintenant aux yeux de tous. Est-ce qu'il existe encore des calculs, des considérations pour la femme qui aime, lorsque l'être qui lui est cher est mourant!

Le malheureux enfant attendait la venue du médecin pour connaître la vérité, qui lui importait que l'on sût désormais qu'elle aimait, qu'elle adorait Henry Sheldon. Une voiture attelée de deux vaux blancs d'écume, entra à toute vitesse dans la cour. Un homme en descendant le plus vite et monta rapidement le perron et l'escalier.

—Les mots: "Voilà le docteur!" coururent de bouche en bouche. Enfin, on allait connaître l'arrêt suprême. Qu'allait-on entendre? Était-ce une parole désespérante ou un arrêt de mort. Les assistants laissèrent libre l'entrée de la porte et le médecin apparut sur le seuil. Tous les yeux étaient fixés sur lui. Il était en tenue de chasse, n'ayant point pris le temps de changer de costume. Le visage régulier, fin, l'œil noir et vil, telle était la dominante de sa physionomie qui frappait au premier abord. Cet homme avait dépassé la quarantaine. Une robe rouge disait son mérite et les récompenses successives qui lui avaient été accordées. Seules, ses lèvres minces dénonçaient la fraîcheur du cœur, l'apôtre, l'égotisme.

Il s'était incliné profondément devant M. de Monthéant, en lui disant: —M. le marquis, je regrette que ce soit à cette triste circonstance que je doive l'honneur de vous être présenté. M. de Monthéant, ne répondit que par une inclination de tête, en lançant un regard oblique à sa fille.

Jane, pour dissimuler son embarras et la rougeur qui envahissait son front, prodiguait ses soins à Mlle de Valverde. —Le docteur s'avança, donc, ses yeux avaient lancé un éclair à la glacieuse froideur de cet accueil.

Mais alors, il se passa une scène étrange. —Philip Fairbank était toujours demeuré agenouillé auprès du lit du blessé. Au bruit des pas médicaux, il releva la tête... et les deux hommes se regardèrent alors comme deux fauves, prêts à bondir l'un sur l'autre. Le docteur s'était arrêté; on eût dit qu'une force invisible l'avait cloué à cette même place. Mais M. Fairbank s'était dressé de toute sa hauteur, étendit la main, montrant la porte.

—Assassin! cria-t-il d'une voix rauque, assassin maudit... que viens-tu faire à cette place?... Te faut-il encore un cadavre?... Je te défends d'approcher de mon enfant!... Tu entends?... on je t'écrasé!... Touches-y donc!... —D'un geste machinal le docteur essaya la sueur glacée qui lui inondait le front.

—Cet homme est fou, fit-il à mi-voix, complètement fou... Et vivement il gagna la porte, tandis que Philip Fairbank retombait à genoux au chevet du blessé, en s'écriant d'une voix déchirante: —Mon Dieu! mon Dieu! sau-

vez cet enfant... Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. (à continuer)

LES SUPPLICATIONS DE L'IVROGNE

"Voici mon argent donne moi un verre de boisson forte! Voici les vêtements, la nourriture et le feu qui appartiennent à ma femme et à mes enfants, donne-moi à boire!" "Voici l'éducation de ma famille et la paix de ma maison, donne-moi un coup!" "Voici le loyer que j'ai dérobé au propriétaire de la maison que j'habite, ainsi que des objets sans nombre que j'ai volés à mon fournisseur, donne-moi un verre de boisson forte et encore... deux, trois, je te paierai tous!"

"J'ai encore bien de choses à te donner; voici mon héritage d'est-ce t'aimé être elle des bienheureux, voici tout mon espoir de me sauver!" "J'abandonne mon Dieu; je renonce à tout ce qu'il y a de bon, grand et de glorieux dans l'univers! J'abandonne tout à jamais, afin de pouvoir m'enivrer. Donne-moi donc un verre de liqueur!" L. G.

ENCORE UNE FOIS

—XXX— Nous prenons occasion d'annoncer au Public Achet-ur que nous sommes en position de vendre nos marchandises à meilleur marché et à des conditions plus favorables que n'importe qui que ce soit. Nous avons en mains et vendons à très bas prix, les articles suivants: M. Lasse (Barbad) à 35 cts, le gallon. Le meilleur Thé à 27 cts, le lb. Nous en avons à meilleur marché qui est aussi aussi bon comme étant d'une bonne qualité. INDIENNE! INDIENNE!

BOTTES ET SOULIERS.

Nous avons de la chaussure pour satisfaire tous les goûts. Nous vous assurons que nous les vendons à prix très réduits. Nous ne sommes pas dans une grande ville et ne sommes pas obligé de payer pour loyer éclairage etc. Nous payons peu de taxes, c'est pourquoi, nous pouvons vendre nos marchandises de 10 à 25 par cent à meilleur marché que les autres. VENEZ NOUS VOIR J. B. POIRIER

APPRENTI

Nous avons besoin d'un jeune homme de pas moins de 13 ans, pour apprendre le métier de ferblantier. Nous voulons un jeune homme intelligent et de bonne volonté. A. J. Bernard Tignish, 28 août 1895

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS. CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and a honest opinion, write to M. F. N. & CO., who have had nearly fifty years experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of the Patent Law sent free. Also a catalogue of mechanical and electrical books sent free. Patents taken through Mann & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. The splendidly illustrated weekly, Scientific American, has by far the largest circulation of any scientific work in the world, 55 cents a copy. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.00 a year. Single copies, 10 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new latest designs and secure contracts. Address: M. F. N. & CO., New York, 361 Broadway.

ADIES STARBAGNE

Best Monthly Magazine in the world. Large Fashion Plates, illustrations in splendidly executed colors in Ladies' Magazines and Children's Magazines. The latest information on Fashion, what to wear, millinery, trimmings, household, household and household. Domestic Receipts and household hints. Subscription price, only 50 cents per year. Sample copies sent free. Address: M. F. N. & CO., New York, 361 Broadway.